

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : Hans Rodewald

Rodewald Hans, « Souvenirs de la guerre et de ma captivité en France (1914-1915) » in Ennemis fraternels. 1914-1915, par Eckart Birnstiel et R. Cazals (éd.), Toulouse, PUM, 2002, pp. 31-123.

Questions

1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>

2) Comment accueille-t-il la nouvelle de l'entrée en guerre ?

3) Quel regard porte-t-il sur l'ennemi ?

4) Comment justifie-t-il les atrocités allemandes ?

Extraits

2 août 1914 : premier jour de la mobilisation en Allemagne. « J'étais plein d'enthousiasme et fier de pouvoir me battre pour ma patrie. »

11 août 1914 : un camarade « fut démobilisé pour inaptitude à la guerre. Je remerciai Dieu d'être en bonne santé et fus fier de pouvoir contribuer à la défense de la patrie. »

A Gloslar, jusqu'au 12 août : « toutes les dix minutes, passaient, dans des chants et cris d'allégresse, des trains militaires, dont les wagons étaient décorés de verdure et entièrement recouverts d'inscriptions faites à la craie [photo] : on pouvait y lire « à Paris ! » et moult vers forts jolis. Si l'un de ces trains s'arrêtaient, tout le monde accourait de la rue et se précipitait vers les wagons. On se serrait la main, on

poussait des cris de joie. [...] Cela a continué ainsi durant tous ces jours et toutes ces nuits. A ce spectacle, nos coeurs se dilataient et nous étions impatients de partir pour ce voyage si gai et pourtant ô combien douloureux. »

13 août 1914 : « nous nous mêmes en route après avoir pris un repos de trois heures. Dans la chaleur torride de midi, nous empruntâmes une chaussée en pente, toujours montante. Doucement. La sueur jaillit. Bientôt le lourd blaireau [havresac], dont nous n'avions pas l'habitude, nous pesa. [...] Enfin, après deux heures de marche, la première halte. Accablé, tout le monde s'effondra. Voilà un beau début ! Après quatre autres haltes, nous arrivâmes, totalement épuisés »

15 août 1914 : « Départ à 7 heures du matin. Aïe ! les pauvres pieds écorchés refusent d'obéir. Cela dura longtemps jusqu'à ce que la marche reprît sa cadence. De nouveau, le soleil nous grilla sans merci. [...] A six heures du soir [...], notre capitaine nous adressa une harangue, en insistant sur le strict maintien de la discipline et nous menaçant, en cas de désobéissance, des punitions les plus sévères. »

16 août 1914 : « la guerre nous dévoila peu à peu son horrible visage. La chaussée était bordée d'arbres abattus et de broussailles arrachées. A gauche, nous vîmes, les ruines d'une maison brûlée. Puis nous traversâmes un village entièrement réduit en cendres. Dans le fossé gauche gisait le cadavre d'un cheval, le ventre gonflé, les jambes raides en l'air. [...] Hormis quelques animaux en piteux état..., tout était mort, déserté. [...] Des images effrayantes. – Comme nous l'ont raconté plus tard les fantassins, le curé de ce village avait prié d'entrer dans sa maison un ulhan allemand en patrouille, qui lui avait demandé une gorgée d'eau, et l'avait froidement tué par derrière. Le camarade de ce ulhan, s'étonnant de sa longue absence et étant parti à sa recherche, arriva juste au moment où le curé s'apprêtait à jeter le cadavre découpé du ulhan dans son puit. Le curé fut à son tour tué d'un coup de sabre et reçut ainsi sa juste punition. – De pareilles atrocités, presque toujours l'oeuvre des prêtres, se sont multipliées par la suite. Voilà la raison pour laquelle parfois des villages entiers ont été pilonnés et incendiés et les habitants exécutés, à l'exception cependant des femmes et des enfants. » [\[définition atrocités dans le dictionnaire\]](#)

23 août 1914 : départ de Charleroi : « les maisons brûlaient encore des deux côtés de la rue, et une épaisse fumée nous coupait le souffle. Là – oh quelle horreur ! – se présenta à nos yeux, sur les marches de pierre d'une maison brûlée, le corps calciné d'un civil, défiguré à tel point qu'il n'était plus identifiable. Plus bas, dans le jardin, au milieu d'un parterre de fleurs, gisait une jeune fille, presque dévêtue et à moitié calcinée, portant la blessure d'un coup de lance dans sa poitrine découverte. Je ne pourrai jamais oublier cette image. »

Le même jour, il est pris sous un bombardement ennemi : « Dans un creux étaient couchés des fantassins. Partout des visages crispés. A travers les fourrés, nous pénétrâmes à l'intérieur de la forêt. Et – bang ! bang ! – voilà les obus de l'ennemi qui crépitaient autour de nous, de plus en plus violemment et bruyamment, en se suivant de plus en plus rapidement. Les arbres furent fracassés, les branchages et les ramures s'effondraient sur nous. Nous nous repliâmes. Dès lors, le fracas était tellement intense que l'on ne pouvait plus entendre ses propres mots. Toute la forêt bourdonnait, tremblotait, comme dans un violent orage. A chaque coup, on se tapissait machinalement. [...] Sur le chemin, des brancardiers portaient sans cesse des blessés devant nous, d'autres se traînaient par leurs propres moyens en arrière. [...]

Et puis soudain, je vis devant moi le premier soldat français. Il leva les mains et balbutia, en pleurant, quelques mots incompréhensibles. Je ne pus m'empêcher de le regarder de près. Voilà donc un vrai Français, tout comme il a été représenté dans le livre « 1870/71 » de mon père [...]. Après lui avoir ôté ses armes et munitions, on l'emmena avec nous. Derrière une haie gisait encore un autre Français, grièvement blessé. Lorsque nous nous approchâmes de lui, il leva les mains, et, aux affres de la mort, nous demanda grâce. Nous le montrâmes à un lieutenant d'infanterie. Celui-ci approcha du misérable – braqua son revolver sur lui et lui tira une balle qui le tua sur le champ. – Nous fûmes tous scandalisés. Nous n'aurions jamais cru un officier allemand capable d'une telle bestialité. [...]

[Les soldats français battent en retraite et Hans Rodewald retrouve son bataillon] Je me sentais éreinté et très bouleversé de tout ce que j'avais vu et vécu pendant cette journée. J'en avais assez de ce premier baptême du feu, je n'en voulais point d'autre. »

25 août 1914 : « Journée entière de marche. Vers 7 heures et demie du soir, nous franchîmes sous les hourras la frontière française. »

28 août 1914 : « Nous subîmes une marche épuisante jusqu'à 4 heures de l'après-midi. »

29 août 1914 : « A 8 heures, nous nous mîmes en route, de nouveau avec nos blaireaux sur le dos. Maintenant, le soleil commençait à nous griller sans merci. [...] »

Ô pauvre carcasse !

La route me semblait sans fin. A peine éveillés, à moitié endormis, nous longeâmes la chaussée terriblement longue. Nous étions accablés de fatigue, au bout de nos forces. Tous les membres étaient engourdis, les jambes ne travaillaient que mécaniquement. [...] Enfin, à 1 heure du matin, nous arrivâmes à Saint-Simon, meurtris dans l'âme et le corps. »

4 septembre 1914 : La marche continue depuis plusieurs jours : « nous reprîmes la route et arrivâmes peu après à un carrefour dont le poteau indiquait « Metz 225 km – Paris 100 km » »

6 septembre 1914 (début de la bataille de la Marne) : « Depuis le petit matin déjà, nous entendions le grondement très fort de l'artillerie. La marche était longue et se faisait dans une chaleur d'étuve. [...] »

Le grondement du canon devenait encore plus fort. Ils avancent et assistent à la progression d'une compagnie au loin : « Tout d'un coup, des rafales de balles les accablèrent. Terrifiés, nous regardions, fixement et frémissant, le champ où ils tombaient les uns après les autres. [...] »

[...] Notre artillerie à nous, elle aussi, était sur le qui-vive. Sans cesse vrombissaient des obus par-dessus nous qui éclataient plus loin au bord du village. Cela nous réconfortait.

Quel fracas ! Quel bruit infernal ! – Nous n'avions jusqu'alors pas tiré un seul coup de fusil. »

Progressant sous le feu, il pénètre dans un bois : « Tout d'un coup je vis, à cent mètres, droit devant moi, une tranchée occupée, semblait-il, par des Français [...]. Avec hurra, on se précipita dans sa direction. Ce ne fut qu'à ce moment-ci que les Français nous repèrent. En grande panique, se bousculant et culbutant, ils prirent la fuite à toutes jambes, avec nous à leurs trousses. [...] »

Peu réussirent à sauver leur peau ; hachés par nos balles, ils périrent presque tous, les pauvres gars. » Mais les Allemands ne sont pas pour autant en bonne position : « Autour de nous, les balles frappaient avec une telle vigueur que nous en fûmes tous étourdis. Où je regardais, je vis tomber et se tordre mes camarades. [...] De tous côtés crépitaient des mitrailleuses, les balles sifflaient haineusement par-dessus nos têtes. [...] Quel fracas, quelle excitation autour de moi ! Écumant de rage, je commençai alors de vider magasin après magasin, incitant mes camarades anxieusement couchés, à faire pareil. [...] Je continuais à tirer, ne faisant aucune attention aux balles qui sifflaient devant mes oreilles. Tout à coup je crus voir des foules de Français, avançant debout dans notre direction. [...] leur feu était devenu de plus en plus nourri. »

Hans Rodewald est alors blessé par balles. Incapable de bouger, il est transporté hors de la zone de feu mais les Allemands étant contraints de reculer, la maison dans laquelle il devait passer la nuit passe aux mains des Français ce qui suscite sa colère en se réveillant le lendemain, le 7 septembre : « j'étais fou de colère. Comment nos troupes avaient-elles pu nous abandonner, dans un état aussi impotent, et nous rendre froidement à l'ennemi ! »

8 septembre 1914 : ils voient les premiers Français : « nous n'osâmes pas lever les yeux. Nous étions fort inquiets. La rancune des Français devait être immense après toutes ces graves défaites qu'ils avaient dû subir, et nous voyions clairement le danger qui pouvait en résulter pour nous. S'ils nous abattaient, personne ne s'en soucierait jamais.

Mais combien nous nous étions trompés ! Ils nous adressèrent gentiment la parole, tendirent la main à chacun d'entre nous, et lorsqu'ils s'aperçurent que je savais causer français, ils devinrent même familiers. »

10 septembre 1914 : « un Français s'approcha de moi, prit ma main et me dit à voix basse : « ne craignez rien, personne ne va vous faire de mal. Les soldats français ne sont pas méchants. On va bientôt vous embarquer dans un train et vous envoyer dans un hôpital, là vous allez être mieux. Avez-vous faim ? » « Oui ! », dis-je, bien que je ne pusse rien manger. J'étais ému : il me parlait si tendrement et affectueusement que les larmes me montèrent aux yeux. [...] Un brave type ! »

Alors commence le transport en train vers l'arrière où il sera soigné et restera captif toute la guerre.